

Peter Handke

Essai sur le Lieu Tranquille

Traduit de l'allemand par Olivier Le Lay



ARCADES
GALLIMARD

COLLECTION
ARCADES

PETER HANDKE

ESSAI
SUR LE LIEU
TRANQUILLE

*Traduit de l'allemand
par Olivier Le Lay*

nrf

GALLIMARD

Titre original :

VERSUCH ÜBER DEN STILLEN ORT

© Suhrkamp Verlag, Berlin, 2012.

© Éditions Gallimard, 2014, pour la traduction française.

Il y a longtemps, longtemps de cela, j'ai lu en traduction allemande un roman de l'écrivain anglais A. J. — « Archibald Joseph », si je ne me trompe pas — Cronin, intitulé *Sous le regard des étoiles*. C'était un livre assez épais, mais si je n'en ai guère conservé le souvenir en détail, cela ne tient ni à l'auteur, ni à son histoire, qui m'avait alors enthousiasmé et conquis. Ce qui m'est resté du roman, en plus des étoiles sous le regard desquelles je suis toujours : une contrée minière de l'Angleterre et la chronique d'une famille de mineurs souffrant de privations, alternant avec celle d'une famille de propriétaires cossus (« si je ne me trompe pas »). Bien plus tard, face au film de John Ford, *Qu'elle était verte ma vallée*, les images des visages et des paysages me donnèrent l'illusion, dans le bon sens du terme, qu'il ne s'agissait pas là, malgré ma cer-

titude, d'une adaptation du *How Green Was My Valley* de Richard Llewellyn, mais du *The Stars Look Down* de Cronin. Je ne me rappelle pourtant qu'un seul détail de l'épopée stellaire. Mais il m'a poursuivi jusqu'à ce jour, et il fut le point de départ de ces tours et détours que je n'ai cessé de faire, presque toute une vie durant, autour du Lieu Tranquille et des lieux tranquilles, aussi c'est par lui qu'il convient de commencer maintenant l'essai qui leur sera consacré.

Ce détail de l'histoire, que je l'imagine ou me le remémore, est le suivant : l'un des héros de *Sous le regard des étoiles* — il me semble qu'ils sont deux, et tous deux enfants puis adolescents, l'un issu d'une famille riche, l'autre d'une famille pauvre — a pris pour habitude d'aller aux toilettes, aux cabinets, au petit coin sans en éprouver le besoin. Et cela se produit chaque fois que la société des autres, des adultes, de sa famille, lui pèse — lui devient intolérable — lui est une douleur et un fardeau. Il s'enferme alors dans les water-closets (« le nom à soi seul est parlant »), pour ne plus rien entendre du babil, et il s'y attarde longuement.

Dans l'histoire, ou n'est-ce pas plutôt dans la relation que j'en fais à présent?, il se trouve que c'est l'héritier de la famille riche qui fréquente assidûment le Lieu Tranquille, et que ce lieu est situé très loin de tous les salons et appartements du manoir, et que le garçon ne fait rien qu'y guetter le silence. Et il est à peu près certain que c'est moins dans l'histoire, le roman, que dans le récit rétrospectif que je vous en fais maintenant, que le héros juvénile, dans cette retraite où ses proches s'éloignent, imagine et ressent ce qui donnera son nom au livre : il se tient là sous le regard des étoiles. Son Lieu Tranquille à lui n'avait pas de toit, il s'ouvrait sur le ciel.

Pour moi aussi le Lieu Tranquille a une histoire, certes différente à plus d'un titre de celle que je viens de raconter, mais comparable ; une histoire qui, si l'on songe un peu à ce lieu pas même « monotone », s'avère riche et vivante. C'est cette histoire que je voudrais esquisser maintenant, sans la développer particulièrement, en parallèle et en contrepoint à des histoires et des images fragmentaires que tel et tel m'ont rapportées.

C'est au seuil de l'adolescence que le Lieu Tranquille a acquis pour moi une importance bien plus grande qu'il n'est habituel ou courant. Si je m'efforce de me représenter aujourd'hui, ici, à ma table d'écriture, très loin des régions de l'enfance comme de l'enfance elle-même, les toilettes d'après la Seconde Guerre mondiale à Berlin-Est, Niederschönhausen, puis Pankow, et plus tard les cabinets de la ferme de mon grand-père au sud de la Carinthie, seules quelques images éparses me reviennent — pas une seule de la grande ville —, et de surcroît, et par-dessus tout, je n'y figure pas, ni comme enfant, ni même comme créature ; il y manque un Moi ou moi en personne ; ces images-là sont désincarnées.

Rien que de très ordinaire : les journaux découpés en liasses plus ou moins épaisses, pratiques, trouées, pendillant au bout d'une ficelle fixée par un clou dans le mur de planches, à ceci près que la langue des coupures de journaux était majoritairement le slovène, celle de l'hebdomadaire *Vestnik* (« Le Messager ») auquel mon grand-père était abonné. Le boyau vertical qui descendait tout droit du trou où l'on s'asseyait vers le tas de fumier de l'étable en bas — à

moins qu'il ne conduisît plutôt à une sorte de puisard? —, avec cette nuance que le conduit était d'une longueur inhabituelle, ou en tout cas paraissait tel à mes yeux d'enfant, puisque le petit coin se trouvait au premier étage de la ferme construite à flanc de colline au milieu du village, au bout d'une longue galerie de bois, dans le passage qui l'unissait à la grange, lui-même partie ou renforcement de celle-ci aussi bien que de la galerie, parfaitement inapparent, de la même couleur grise, terne et passée que les madriers de la galerie et les planches du fenil, à peine si on le remarquait, si l'on discernait en lui un lieu, pas même un réduit, ou à plus forte raison des « cabinets », d'autant qu'il y manquait le cœur découpé dans la porte, comme c'était plus ou moins la coutume au pays, et que cette porte elle-même n'en était pas une à proprement parler — rien que le mur de planches qui faisait légèrement saillie entre la galerie et le fenil et qui, aux yeux d'un étranger au lieu, n'eût été peut-être que la niche où le grand-père remisait ses outils. Mais il était rare qu'un visiteur passât à la maison, tout au plus, une fois l'an, le représentant régional des Assurances générales, des Assicurazioni Generali, et pour lui, dans le cas d'un incendie, ou si la

foudre avait frappé la maison, un local comme celui-là n'aurait guère été pris en compte. Il était frappant de voir, quoi qu'il en soit, combien ces toilettes paysannes étaient à l'écart de tout le reste, quotidien comme jour de fête ; difficilement concevable qu'on pût, dans le village slovène de Stara Vas, à la différence des gros bourgs de la plaine en contrebas, faire ses besoins en public, comme sur certains tableaux de genre hollandais du dix-septième siècle.

Mais une autre particularité de ce Lieu Tranquille me revient à présent : la lumière dans la petite remise, et même les deux sortes de lumière (sans interrupteur naturellement, et je me demande comment la famille si nombreuse pouvait s'y rendre en pleine nuit, le long de la galerie plongée dans les ténèbres : avec une lampe à pétrole ? une lampe de poche ? une chandelle ? à tâtons ?) : la première des lumières en haut, sur place en quelque sorte — se glissait-elle par les interstices de la resserre en bois ? non, le grand-père connaissait trop bien son métier pour qu'il eût laissé ne serait-ce qu'un interstice en la bâtissant —, la lumière traversait le bois bien plutôt, venait du bois lui-même, comme filtrée, ponctuellement aussi de ces per-

cées minuscules, grosses à peine comme le chas d'une aiguille, aux endroits plus ou moins ronds où naissaient autrefois les branches du tronc d'arbre désormais débité en planches, et qui s'étaient peut-être plus rabougris encore, au sec, que le tronc lui-même. Singulière lumière indirecte, comme nulle part ailleurs dans la maison ; indirecte, c'est-à-dire sans fenêtre, mais d'autant plus matérielle ; une lumière qui vous enveloppait — dont on se sentait enveloppé dans le Lieu Tranquille — on ? — *je* ; il y avait donc bien un « je » là-bas autrefois ?

Et la deuxième des lumières ? Celle du long boyau vertical, quand on y coulait le regard vers la parcelle du tas de fumier en bas, dans les profondeurs pour ainsi dire. C'était là une lumière qui remontait le long du conduit — ne vous attendez pas, je vous prie, à ce que j'écrive « en même temps que la puanteur », je ne m'en souviens pas, il n'en sera pas question —, non pas jusqu'à celui qui épiait là-haut par le trou, jusqu'à « moi », mais tout au plus jusqu'à mi-hauteur, non, même pas, à une ou deux coudées de hauteur à peine, et se concentrait là, en bas, une lueur matérielle, mais toute différente de celle qui entourait l'observateur en haut, une

lueur qu'amplifiait sans doute le jaune diffus de la paille mêlée au fumier dans la profondeur et qui rendait plastiques les parois intérieures du conduit, en en retraçant les contours, la forme circulaire : géométrie vivante, naturelle. Et pourquoi faut-il que je repense maintenant à cette anecdote villageoise que m'avait racontée ma mère, à cet enfant qui apportait au curé du village un plein panier de belles poires luisantes en lui faisant observer : « Monsieur le curé, mes parents vous font l'hommage de ces poires qui ont poussé dans l'arbre de la cabane des chiottes ! » ?

Peu importe : contrairement au jeune héros de *Sous le regard des étoiles*, pas une fois dans mon enfance les lieux d'aisance ne me furent un refuge. Si toutefois je garde en mémoire le Lieu Tranquille, les Lieux Tranquilles d'alors, je n'y suis qu'en contemplateur, en observateur précisément, comme une sorte de médium. Au reste je ne voyais même pas dans cet endroit un lieu tranquille — ni tranquille, ni accueillant, ni rien du tout : les bruits, quels qu'ils soient, ne faisaient et ne font rien à l'affaire. (Ni à plus forte raison les odeurs ; curieux, ou pas.) Observateur ? Lieu de passage ? Figure marginale,

incorporelle, invisible, vide le lieu, rien qu'un regard, autrefois comme maintenant.

C'est loin de mon village natal — oui, on parlait ainsi autrefois — que je me vois pour la première fois comme une figure centrale, incarnée, de chair et d'os, dans l'un de ces Lieux Tranquilles. C'était pendant les années d'internat. Et jamais je ne devais l'éprouver avec plus d'intensité qu'au commencement, le soir du jour où j'y fis mon entrée (ou dieu sait comment appeler ça). C'était aux premiers jours de septembre, dans les années cinquante du vingtième siècle, la pluie tombait dru et il faisait nuit tôt; en ce temps-là, sous nos latitudes, on n'avait pas encore introduit l'heure d'été. Avant le repas du soir que les quelque trois cents élèves prendraient pour la première fois ensemble, dans l'immense salle du réfectoire — jamais encore je n'avais mangé dans une salle, ni du reste été dans quoi que ce soit qui y ressemblât, hormis la salle de gymnastique —, nous dûmes tous nous lever et répéter la bénédiction que récitait le préfet des études.

Cette prière était très longue, ou du moins me semblait telle, peut-être aussi parce que, tout

ce temps, depuis mon arrivée à l'internat en début d'après-midi, j'avais voulu, dans le vaste bâtiment aux couloirs enchevêtrés, un ancien château, satisfaire un besoin naturel, mais sans toutefois trouver les toilettes, ni du reste les chercher. Et demander à quelqu'un ? Comment s'y prendre ? C'est ainsi que nous nous sommes retrouvés, nous autres novices, sauvageons venus des campagnes les plus reculées, à prier, prier encore, tandis que la froide pluie du soir, de l'autre côté des portes closes du réfectoire, claquait toujours plus vive sur les chemins gravillonnés de la cour du château, où, à moins que je ne fasse erreur ?, s'intercale le clapotis de la petite fontaine, et si seulement nous avions pu nous asseoir, sur les bancs, le long des longues, longues tables du réfectoire ! Mais non : nous restions debout à prier, et lorsque enfin nous pûmes nous asseoir, je vis ruisseler sur les belles pierres anciennes du sol du château, dans la lumière de nombreux lustres, quelque chose qui, me figurai-je, ne passait pas inaperçu, que tous les adolescents assis à ma table observaient, qui sinuait aux yeux de tous de pied de banc en pied de banc, puis de pied de table en pied de table, trempant le long de mes cuisses, depuis l'entrejambe, le pantalon neuf pour ce nouveau

chapitre de ma vie, de même que, en bas, à mes pieds, ces souliers que j'étrennais plus ou moins eux aussi.

Je suis resté figé ainsi jusqu'à la fin du dîner, faisant comme si, mangeant comme si. Puis, à peine eûmes-nous quitté le réfectoire, je me suis dérobé sans plus attendre à la cohue pour me retirer loin, très loin, dans le coin le plus noir de la cour à arcades. Je me revois là, dans la pénombre, enfin !, adossé à un pilier, et, dans cette étrangeté — moi qui depuis l'enfance avais été habitué à telle et telle étrangeté —, je ne sais plus, à la lettre, où j'en suis. Il était impensable de sortir de l'internat, et pas seulement à cause des portes fermées et de la pluie qui tombait à verse, ou de rejoindre les autres, mes camarades, dans les salles d'étude puis au dortoir : je venais de me ridiculiser devant eux à jamais.

C'est alors qu'un bruissement, sensiblement différent de celui de la pluie, s'est fait entendre dans le dos du nouvel élève. Il venait manifestement d'un réduit, et la porte en était ouverte, la porte des toilettes les plus reculées et les mieux cachées de l'internat, peut-être destinées aux visiteurs, ou aux jardiniers, ou aux

ouvriers venus de l'extérieur, toujours fermée à double tour d'ordinaire et, ce soir-là, par hasard, ouverte. Je n'ai pas allumé la lumière en entrant, n'ai pas cherché l'interrupteur, je suis simplement resté dans le noir complet, environné d'une part du bruissement des pissotières, de l'autre de celui des quelques cabines dont la chasse d'eau fuyait. Longtemps je n'ai pas bougé d'un pouce. Après tout j'avais déjà satisfait mes besoins ailleurs. Mais cet endroit était désormais le lieu d'un tout autre besoin, et de rester là, au fil du temps, pendant une heure peut-être, l'assouvissait, du moins pour un temps — pour les débuts au pensionnat. Pour la première fois, c'est de moi, de ma personne qu'il était question dans le Lieu Tranquille. Et pour la première fois celui-ci me portait à écouter, une écoute typique de ce lieu, même plus tard, et qui fut déterminante pour moi. Ce qui s'offrait ainsi à mon écoute, ce n'était pas seulement la rumeur multiple, à l'intérieur et à l'extérieur des murs qui demeuraient froids, mais bien plutôt, feutrés par ceux-ci et par l'éloignement, le raffut ou le tapage des autres internes là-haut dans les étages, qui de la sorte ne me parvenait plus comme un vacarme, ne me parvenait plus comme des hurlements, des cris

perçants, mais, par moments, presque comme quelque chose d'intime, presque. Le bruissement de ce lieu obscur et tranquille comme la tonalité fondamentale. Mais la tonalité qui comptait, c'était l'autre, tout à l'arrière-plan.

Les toilettes, et pas seulement celles de ce terrain-là, auront été pour moi, pendant les années passées dans le collège religieux, un asile possible, quoique je ne m'y sois plus guère réfugié par la suite. Il m'apparaît désormais, sans que je sache pourquoi, que mes passages beaucoup plus fréquents au confessionnal, lors de la sainte messe, avaient quelque chose de comparable, jusqu'à un certain point tout du moins. Comparable en quoi? En ce que, sans que j'eusse le moindre péché à confesser à mon « directeur de conscience » invisible, et surtout pas de péchés d'un genre particulier — je me contentais d'un examen de conscience sommaire, débitant quelques formules piochées dans mon catéchisme —, j'étais emporté loin des autres, de mes condisciples assis sur les bancs de l'église, de la société tout entière, de la cérémonie elle-même, vers un lieu à l'écart, et du reste le confessionnal, avec sa chaise et son isoloir, se trouvait en effet à l'écart, tout au fond de la nef,

si ma mémoire est bonne, et s'y rendre était à soi seul un bienfait. C'est le cœur libre, plus libre tout du moins, presque transporté, que je regagnais alors, en règle générale, mes camarades, la cérémonie, mais pas parce que, dans la pénombre du confessionnal où s'esquissait l'oreille du confesseur invisible sinon, on avait soulagé sa conscience — d'ailleurs que pouvait bien signifier alors « la conscience » ?

Ces deux lieux, le lieu tranquille et la cabine-aux-péchés, sont impossibles à comparer, et d'ailleurs fondamentalement différents, eu égard à ce dans quoi j'entrevois — oui, j'entrevois, et cela doit rester en suspens —, aussi vaguement qu'intensément, l'objectif ou le trait principal de mon Essai, et vers quoi mon attention tout entière doit se porter : si je me levais soudain, parmi mes semblables, sur les bancs de l'église, en pleine célébration de la messe, et rejoignais, seul, le petit confessionnal au fond de la nef, cela ne naissait jamais d'une impulsion, ni à plus forte raison d'une nécessité. C'était à chaque fois par pur ennui. Il est vrai que l'ennui lui-même peut se changer ou dégénérer en une sorte de détresse et de nécessité, et pas n'importe laquelle. Mais cet ennui-là,

l'ennui comme souffrance, comme une autre façon, inversée, d'être pressé par le temps, je ne le connaissais pas encore dans l'adolescence, ou c'est ce que je me figure maintenant, ou, me concentrant sur cet Essai sur le Lieu Tranquille, je fais comme si.

Quoique je fusse un élève plutôt avide d'apprendre («avide d'apprendre», l'expression vaut toujours), il arrivait souvent que je ne souhaite rien tant que de rester à l'infirmierie, loin de la salle d'étude et de mon pupitre, non pas vraiment malade, mais tant qu'à faire avec beaucoup de fièvre, et, surtout, après que celle-ci aurait eu baissé, de pouvoir demeurer là, convalescent, ne songeant, ne réfléchissant à rien d'autre, du matin au soir, qu'aux figures ou aux dessins géométriques dans les draps autrement souples, autrement blancs de la chambre. Pendant ces années-là, mes vœux ne furent guère exaucés. Si toutefois, très rarement, j'avais de la fièvre, jamais vraiment beaucoup, et il ne m'aurait servi à rien de froter le thermomètre, comme certains me le conseillaient : depuis toujours, je ne savais duper les autres que par jeu ; quand il n'y avait rien en jeu. Sitôt que c'était important, qu'il s'agissait de feindre pour en

retirer un profit, j'étais pris sur le fait, alors même que j'étais souvent innocent — c'était mon prochain, celui de devant, de derrière, d'à côté, qui était en vérité l'escroc.

Une fois cependant j'eus de la chance et je pus, ne me demandez pas pourquoi, passer quelques jours à l'infirmerie, dont j'étais le seul élève malade, entouré des soins empressés d'une bonne sœur, le regard portant du matin au soir, depuis mon lit, par la fenêtre grande et haute, dans une tout autre direction, vers une tout autre région que dans les salles de classe avec leurs lucarnes, et qu'à l'étude, où nos pupitres étaient très éloignés des fenêtres : une région qui, avec ses forêts et ses pâturages, ses vaches paissant dans les prés, était très familière et nouvelle en même temps, sans la barrière de l'internat ou de je ne sais quoi entre elle et la chambre, plutôt petite, de l'infirmerie, et quel contraste aussi avec toutes les salles de l'ancien château, les études, les réfectoires, les dortoirs.

Rester toujours dans cette petite chambre. Mais un matin, comment pouvait-il en être autrement : debout, habillons-nous, retrouvons la vie et la communauté des bien-portants. Quit-